

PARIS SUR LA TERRE



CHRISTINE BARBE, LES CHEVALETS DU VOYAGE

TEXTE : Anne Kerner

PHOTOGRAPHIES : Catherine Panchout

CHRISTINE BARBE PEINT, COLLE, RECYCLE ET FILME LES IMAGES, LES SIGNES ET LES SYMBOLES. FRUITS DE SES VOYAGES ET DE SES VILLÉGIATURES AU MAROC, EN CALIFORNIE OU À NEW YORK, SES TOILES, QU'ELLE RECOMPOSE INLASSABLEMENT, ILLUSTRENT, SANS LES MONTRER, DIVISIONS ET MUTATIONS D'UN MONDE EN PERPÉTUELLE ÉVOLUTION.

D'une terre, d'un ciel, d'une ville, l'autre. De Grenoble à Paris en passant par l'Afrique du Nord, New York et un petit port de Hollande, Christine Barbe n'en finit pas de travailler sur la mémoire. De capter le souvenir. De le manipuler. Et de le transmettre. Dans son immense atelier blanc de l'Oise, au milieu d'une nature verdoyante, la jeune femme brune dévoile ainsi le corps et l'esprit dans tous leurs états. Posées le long des murs, ses toiles de tous formats laissent apparaître un univers à la fois sobre et foisonnant. Gestuel, vibratile, rythmique. Où elle ne cesse de pervertir le « bien-faire, dit-elle, comme pour toujours perdre la chrysalide d'une bonne éducation ».



Christine Barbe dans son atelier, situé dans l'Oise. L'artiste jongle avec toutes les matières, tous les supports, tous les médias.

Sur ses grands tréteaux, à même le sol ou sur des étagères, des multitudes de pots de colles, de peintures aérosol, d'acétone. Et encore des boîtes à outils débordant de marteaux, de clous et d'outils en tout genre. Même les armoires gigantesques éclatent de rouleaux de papier, de cadres, de livres d'arts. À l'intérieur d'une porte, la photographie de son ancien atelier parisien de la rue du Perche, dans le Marais. Posé sur une table, son appareil photo attend un visage, un corps à « portraïturer. » Un peu plus loin, ses notes à portée de main : « faire un essai avec le graphite », « tout le fond rouge », « appliquer le même bleu mais très blanc dessus ». Expériences et manipulations.

Nourrie par ses fascinantes et si contraignantes études de gravure dans sa ville d'origine, Grenoble, c'est dans le magnifique village marocain d'Asilah, noyé entre le soleil et la mer, que Christine Barbe découvre les monotypes. Premières libérations. Premières interventions du hasard qui lui est si cher. Puis c'est à New York qu'elle parfait sa technique dans des collages disloqués, sans cesse déformés et redéformés qui s'attachent à saisir le moment ou l'instant. Premiers travellings et jeux d'écritures, aussi. La lumière de l'Afrique du Nord l'avait convertie aux couleurs. Ici sourdes, stridentes, primaires, jonglant avec les transparences, expressionnistes à n'en plus finir, elles expriment dans des « patchworks », comme les appelle l'artiste, les échanges humains « dans des sortes de clichés ».

À son retour en France, en 1989, son travail se transforme et glisse doucement. Sa culture européenne, longtemps, peut-être trop longtemps mise entre parenthèses, la saisit, la bouscule et l'interpelle. Les attaches remontent et l'enlacent définitivement. Sa palette s'adoucit pour atteindre une quasi-monochromie. Désormais, seuls les argents et les ors osent s'embrancher entre les noirs et les blancs. « J'aime les couleurs alchimiques qui changent de point de vue selon qu'on les regarde », explique-t-elle. Nuances et métaphores.

Métamorphoses surtout. Car Christine Barbe joue avec toutes les matières, de tous les supports, de tous les médias. De la fresque à la pierre des pavés en passant par les toiles, les sérigraphies, la photographie et la vidéo, elle ne cesse de mêler la tradition à la plus pointue des modernités. Car rien ne l'embarrasse. Rien ne lui fait peur non plus. Comme un explorateur un peu fou parti en campagne, en faisant « un pas en avant, deux pas sur le côté », dit-elle en mimant les gestes, elle avale et incorpore à ses recherches tout ce qui peut atteindre son but : « Le travail sur l'identité... le déploiement de l'image, l'arrêt de la narration, les visions entrecoupées. Mes recherches se concentrent sur la mémoire et sa manipulation du souvenir, mais également sur son devoir de transmission », dit l'artiste.

Et la voilà qui transère, recycle ses propres images photographiées ou numérisées devant son ordinateur. Elle les ouvre encore dans l'atelier sur des fonds de toiles ou de papier comme de vieilles fresques et d'anciens

vestiges. Grattées, griffées, trouées. Et la perversion se poursuit. À tout prix. Au sol. À la Jackson Pollock ou Anselm Kieffer. Christine Barbe gicle, éclabousse, laisse son geste porté par le courant et réagit. Laisser. Faire. Elle dessine encore à plat avec une pipette et saupoudre le graphite quand elle n'incorpore du blanc de Meudon dans les reliefs et n'ajoute de la résine que pour mieux voiler, dévoiler ses portraits. Pire encore, la jeune femme poursuit sa construction-destruction par un lavage au jet qui se termine enfin dans l'extrême douceur d'un ponçage. Patience et violence. Miracle d'une apocalypse.

Ici, dedans-dehors, dessus-dessous, c'est le même combat. Naissent alors de l'enfouissement et des perturbations intolérables des échanges, des mutations, des palimpsestes inimaginables. Le corps se révèle peu à peu dans tous ses états. « Comme un feu follet qui simule une sorte de transe saccadée, galvanisée », écrit l'artiste. Ici apparaissent, disparaissent, comme en lévitation les « corps énigmatiques, corps du dépassement, corps de performance, corps imaginaires », qui tapent, courent, hurlent, se libèrent, frappent encore comme pour sortir de l'écran, du cadre, de l'espace qui les retiennent prisonniers. Elle décompose ainsi le mouvement. Image après image. Le geste ralentit. L'air s'allège.

Dans son imperturbable recherche « du côté d'un sentiment des êtres et des moments de la vie », écrit Yves Michaud, l'artiste s'en prend aux images, aux symboles et aux signes qu'elle mixe, malaxe, et transfuse. Elle conjugue tradition et subversion pour capter les « états multiples de l'être », selon René Guénon ou les « sentiments à l'état naissant », d'après Nathalie Sarraute dans *Le Portrait d'un inconnu*. Christine Barbe vit formidablement l'art présent en s'abreuvant du passé. C'est sa force et sa loi.

« CHRISTINE BARBE », GALERIE JANOS, 9, RUE CHRISTINE, 75006 PARIS. TÉL. : 01 44 07 10 60. DU MARDI AU SAMEDI DE 15H À 19H. DU 12 OCTOBRE AU 10 NOVEMBRE.



Vignettes extraites de la vidéo *Le Corps porte-parole*.

L'artiste retranscrit des vidéos sur du papier Arches ou de la toile. Enigmatique, le corps apparaît, disparaît... il se révèle peu à peu dans tous ces états.